

LIZA MOUNA

# RÉSILIENCE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

NADIA ABEGA  
ISABELLE ALCALDE  
ANNE ALLARD  
MAITE BERA ABEREM  
MARION BILLARDEY  
VÉRONIQUE BOULMER  
AURÉLIE CALVET  
HAFID CHOUKRI  
FLORETTE ENYEGUE-AKONO  
JOSEPH OLIVIER ETONGO EBOUE  
ÉRIC FODZO  
MATHILDE FOURNY  
AMANDINE GASPARD  
STÉPHANIE HERVOIS

DAOUDA KARIM  
CLAIRE KOLLE  
MAURICE KOUM MBAPPE  
PIERRE-FRANCIS LOBE  
FRANCIS MÉLONE  
MICHEL NDOUMBE NTONE  
PATRICK NGOUNOU  
PATRICK NJINE  
ANNE -MARLYSE PAMBRUN  
LYDIE RETAILLEAU  
AMANDINE ROCCA  
MATTHÉA SOSSO  
ISABELLE TCHOGOUOC KELOJOUO

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier  
et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou  
d'adaptation interdits pour tous pays.*

ISBN : 978-2-37916-690-7

Dépôt légal : avril 2021

**Résilience** : caractéristique mécanique définissant la résistance aux chocs d'un matériau. La résilience des métaux, qui varie avec la température, est déterminée en provoquant la rupture par choc d'une éprouvette réalisée.

En psychologie, la résilience est l'aptitude d'un individu à se construire et à vivre de manière satisfaisante, en dépit de circonstances traumatiques.

En écologie, c'est la capacité d'un écosystème, d'un biotope, à se rétablir après une perturbation extérieure (incendie, défrichement, tempête...).

En informatique, un système résilient continue de fonctionner malgré une panne.

*Bien sûr je te ferai mal. Bien sûr tu me feras mal. Bien sûr nous aurons mal. Mais ça, c'est la condition de l'existence. Se faire printemps, c'est prendre le risque de l'hiver. Se faire présent, c'est prendre le risque de l'absence... C'est à mon risque de peine que je connais ma joie.*

Antoine de Saint-Exupéry (*Sept lettres à Natalie Paley – 1942-1943*)



## La jeune femme sur le quai

Bien singulier comme situation que celle que je vis actuellement : ne pas pouvoir détourner mon regard de cette femme. De taille moyenne, un mètre cinquante-cinq ou soixante, elle a de longs cheveux auburn et bouclés qui rebondissent sur ses épaules comme reliés à un ressort invisible lorsqu'elle se déplace sur le quai et qui me donnent envie d'y plonger ma main. Paradoxal, car je trouve inconvenant que l'on touche à mes propres cheveux, comme s'il s'agissait d'un objet de curiosité. Mais un désir quasi irréprensible de sentir le soyeux de cette masse capillaire qui me fait penser à une publicité pour shampoing, me picote le bout des doigts. Je n'essaie pas d'analyser ce qui est en train de se passer dans ma tête, préférant laisser mon corps s'exprimer. Picotements au bout des doigts, sensation de chaleur sur la nuque, respiration légèrement accélérée. J'aime écouter mon corps prendre la parole. Je la détaille discrètement. De petites taches de rousseur parsèment son visage sobrement maquillé. Je la trouve jolie. Le soleil décline depuis peu et sous la lumière opaque du quai de la gare, la couleur de ses yeux m'est difficile à déterminer. De la manière la plus naturelle possible, je me rapproche d'elle. Ils semblent noisette. Comme de milliers d'autres salariés, elle emprunte la ligne N du transilien Saint-Quentin-en-Yvelines vers Paris Montparnasse aux mêmes horaires que moi depuis bientôt trois mois. J'ai feint d'ignorer l'intérêt qu'elle suscite en moi au moment où j'ai posé les yeux sur elle. Je m'interroge. Des femmes jeunes et jolies, j'en ai déjà vu et j'ai apprécié l'esthétique qu'elles renvoyaient sans plus m'attarder sur elles. Il m'est même arrivé de leur faire un compliment sincère ou de leur demander où elles avaient acheté cette magnifique paire de chaussures qui me faisait de l'œil. Pour autant, jamais je n'ai ressenti un tel émoi. Jamais.



## Deux esprits libres

À trente-deux ans, j'exerce le métier de notaire, associée au sein de l'étude créée avec l'un de mes meilleurs amis, Charles Galandier, rencontré à la faculté de droit de Tours. À cette époque, c'était un jeune homme aux cheveux mi-longs dont la couleur noir corbeau tranchait avec le bleu aigue-marine de ses yeux. Il n'était guère plus grand que moi, un mètre soixante-quinze, peut-être un peu plus. Je lui trouvais un front trop haut, ce qui accentuait le dessin de ses sourcils bruns, un nez plutôt fort, une bouche aux lèvres bien dessinées rendaient son visage agréable à regarder. Je l'avais surnommé Nicolas Le Floch à cause de ses cheveux longs retenus par un nœud de velours noir. Il semblait tout droit sorti du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il se dégageait également de lui une sensibilité, parfois à fleur de peau, qui allait nous faire vivre quelques épisodes douloureux.

À cette époque, Charles et moi traversions une période de découverte en tous genres. Nous travaillions parfois nos exposés ensemble, ce qui avait fait de nous un duo hors pair. Ses parents lui avaient loué un trois-pièces non loin du centre-ville. L'appartement était trop grand pour une personne seule, mais la proximité de l'hôpital, des transports en commun, des commerces et des lieux de vie estudiantine avait fini par les convaincre de signer ce bail. Il n'aura qu'à trouver un colocataire à la fac. Il ne s'était pas embarrassé à afficher une annonce sur les tableaux dédiés. Il m'avait entendue exprimer, au cours d'une pause entre deux cours, les difficultés que je rencontrais pour trouver un logement. Certains propriétaires avec lesquels l'entretien au téléphone s'était passé sans encombre développaient quelques réticences à me confier leurs clefs lors de la visite. Rien de bien étonnant dans cette province où quelques autochtones se prenaient pour des descendants de la royauté d'antan.

Ma cousine Clara m'hébergeait gracieusement dans son deux-pièces, le temps pour moi de trouver quelque chose de correct. La proposition de colocation émanant de Charles présentait donc un réel avantage pour moi qui n'avais pas encore de permis de conduire. Nombreux étaient les étudiants qui se rendaient à la fac en Mini Cooper et autres jolis véhicules estampillés CSP plus. C'est ainsi que j'ai emménagé au 91, rue George Sand non loin du très chic quartier des Prébendes. Les mentalités tourangelles un tantinet rétrogrades avaient été bousculées par la situation que nous avions créée. À la différence de couleur de peau, s'ajoutait le fait pour deux jeunes gens de sexes opposés de vivre dans le même appartement. Nous nous amusions de notre statut de précurseurs.

Nous suscitons des regards interrogateurs lorsque nous faisons nos courses ensemble. Certaines circonstances étaient réellement cocasses et parfois nous forçons le trait. Chez le fromager par exemple, Charles sollicitait mon avis sur chaque variété qu'il choisissait. N'y tenant plus, la patronne avait fini par me poser la question de mes origines. Était-ce moi l'experte en fromages au sein de notre couple ? Je lui fis une réponse identique à celle que Charles avait donnée à l'épicier tenant un magasin de produits exotiques non loin de la gare : « Non, nous ne sommes pas ensemble, nous sommes frère et sœur. » Aaaaah d'accord ! Regards complices et fous rires une fois sortis de là. Après tout, nous aurions pu faire partie d'une famille recomposée.

L'idée partagée par les commerçants l'était également par notre entourage à la fac. Impossible pour deux jeunes gens dans la fleur de l'âge et vivant sous le même toit d'entretenir une relation platonique.

Alors, autant leur donner raison et ainsi se libérer du poids de leur regard empreint de sous-entendus. Les gens élaboreront des théories à votre sujet, fausses ou vraies, positives ou négatives, peu importe. Il leur faut remplir le vide créé par la situation nouvelle à laquelle vous les confrontez. Le cerveau dispose d'une base de données quasi infinie qui lui permet de combler ce type de vacuité assez rapidement. Il lui suffit d'aller puiser dans l'imaginaire, dans les expériences vécues ou entendues, et parfois aussi dans la réalité toute simple.

C'est ainsi qu'un samedi matin après avoir longuement travaillé sur un projet commun et satisfaits de nos efforts nous avons réglé la question du sexe entre colocataires, posant les fondations d'une amitié pérenne. Plus aucune tentation ni gêne n'était à craindre. Cette expérience fut la première d'une longue série. Nous faisons l'amour sans nous prendre la tête, juste en écoutant notre désir.

Les gens avaient eu à notre égard ce que certains nommaient une prophétie autoréalisatrice. Ils croyaient tellement fort à cette idée que cela était devenu une réalité. Un sociologue,<sup>1</sup> dont le nom m'échappe, avait élaboré une théorie que je résumerais ainsi : ce qui prend corps dans la matière commence toujours par une idée, une parole alliée à une forte croyance. Cela peut parfois conduire à renforcer des a priori ou des stéréotypes. Ceci pour dire que ce dont les autres avaient été persuadés bien avant nous avait fini par se produire et même à se répéter.

Charles a longtemps cru qu'une Africaine subsaharienne se remarquait forcément par le biais d'une carnation très foncée et que seules les femmes des Antilles avaient cette couleur café crème, conséquence des mélanges issus de l'esclavage. Il m'a fallu parfaire son éducation, tant sur les phénotypes, les mélanges en tous genres, que sur le passé esclavagiste et colonial de la France. La famille Galandier était originaire de Nantes, ce grand port où des siècles avant, accostaient des navires dont les cargaisons humaines constitueront pour la mémoire historique française et internationale, un des pires crimes que

---

<sup>1</sup>William Isaac Thomas, sociologue américain 1863-1947 qui a façonné ce théorème « si des hommes définissent des situations comme réelles, alors elles sont réelles dans leurs conséquences ».



l'humanité eut connu. Pour autant, nous nous étions affranchis de ce carcan. Certes, l'histoire nous rattrapait parfois, moi en cherchant un logement, lui en réalisant qu'il n'avait pas besoin d'en faire plus en fonction des situations, pour vivre son quotidien. Nul besoin pour lui de montrer patte blanche. Il avait pris conscience, sans qu'aucune culpabilité ne vienne ternir cela, du large éventail de choix dont il bénéficiait du seul fait de sa couleur de peau, mais également de son genre, dans un environnement modelé pour des personnes comme lui.

À mes côtés, Charles découvrait aussi un autre monde, celui des moins nantis, quelle que soit leur couleur de peau. Son grand-père et son père avaient été des notaires déjà très en vue de la ville, plutôt à droite de l'échiquier politique. Toutefois, un peu comme moi, c'était une âme vagabonde, un esprit libre. Mon alter ego au masculin. Aucune dissonance dans nos rapports et ce jusqu'à la fin de notre cursus. Lorsque j'ai opté pour la voie notariale recherchant un métier qui me donnerait une certaine assise sociale, il a calqué son choix sur le mien, *j'ai encore envie de découvrir le monde avec toi*, avait-il dit.

Charles avait succédé à son père. Puis, il m'avait proposé un partenariat. Si papa avait su ce qui avait fait la bascule... Ce jeune homme était rafraîchissant et créatif. Il peignait et dessinait des portraits sortis de ses rêves, des paysages extra-terrestres à l'atmosphère enchanteresse. Une nuit au cours de laquelle il avait eu du mal à s'endormir, il m'avait réveillée. Il voulait que je pose pour lui immédiatement. Il était en sueur et murmurait *c'est elle* tout en peignant. Il était comme en transe. La séance s'était prolongée jusqu'au petit matin. J'étais épuisée, mais pas Charles. Il me demandait de mettre ma main sur mon épaule, puis ma tête sur ma main. Et la frénésie de mouvements reprenait. Cela lui arrivait dans des moments de stress particuliers, notamment à l'approche des examens où la tension était à son comble, pour lui qui était déjà de nature anxieuse. Il était 8 h du matin, lorsqu'enfin il daigna me montrer le portrait qu'il avait dessiné : *mais ce n'est pas moi*, lui avais-je dit en bâillant. Il me répondit qu'il l'avait vue dans ses rêves depuis plusieurs années, mais de manière plus récurrente ces dernières semaines. C'était elle, la femme de sa vie. Il exécutera de nouvelles prouesses picturales de cette femme aux cheveux bouclés, sous toutes ses formes. De par ses traits et la couleur du crayon plus foncé qu'il avait utilisée pour son grain de peau, elle paraissait être une métisse à l'abondante chevelure frisée. Détails que Charles confirmera. J'avais l'impression de la connaître tant Charles en parlait dans ces moments où il était en dehors de lui-même. Il disait qu'elle avait une voix de velours lorsqu'elle se mettait à chanter. Il avait fait mettre sous verre ce portrait et avait conservé le reste des ébauches dans une grande chemise à dessin vert kaki. « La femme de ma vie », ainsi l'avait-il intitulé.

Difficile de croire que ce truc fonctionnait pour Charles. Tout comme pour moi d'ailleurs. Des personnes de notre vie, nous en rencontrons plusieurs, à chaque étape de celle-ci. C'était donc ainsi que nous avons mené notre existence. Un duo qui ne pratiquait ni discrimination ni exclusivité.

Nos vies amoureuses étaient denses. L'un comme l'autre assumions d'avoir un partenaire différent tous les trois mois. Charles qualifiait cela de « saisonnalité

des corps ». J'avais longtemps cru que de nombreux jeunes, garçons ou filles, vivaient leur sexualité de la sorte. Personne n'avait évoqué le fait que mon désir était malsain ou anormal en tant que fille, ni plus tard en tant que femme. Je répondais aux envies de mon corps comme je répondais à celles de mon estomac lorsque j'avais faim. Jamais je n'avais assimilé le corps de l'un de mes partenaires à un objet ou à celui d'un animal, quel qu'il soit. Ils avaient chacun quelque chose à me faire découvrir, à m'offrir, à me faire vivre. Je prenais du plaisir, tout comme Charles. Peu importait que cette relation soit brève, du moment qu'il y avait consentement, il n'y avait pas malonne. Nous avions, de ce fait, inventé une sorte de jeu consistant à échanger nos points de vue sur les relations dans lesquelles nous nous engageons et les sensations que nous en retirions. Puis vint le temps des décomptes. Un jour, Charles me demanda *Qui mène le jeu ?* et il s'avéra que j'avais eu deux partenaires de plus que lui à cette époque. Le jeu. Pour nous, c'en était un. Personne n'était blessé. Du moins, personne ne nous en avait fait part. Il n'y avait que du plaisir à prendre. Nous n'avions aucune envie de renoncer à cette grisante liberté. Charles m'avoua que c'était cela qu'il avait longtemps recherché, la marge de manœuvre, la liberté. Il l'avait trouvée en vivant avec moi et cela l'avait affranchi. Je souris en entendant ces mots venant d'un homme qui semblait tout avoir pour être heureux. Fils unique d'une famille nantie, il avait essayé de m'expliquer pourquoi l'argent ne faisait pas le bonheur. J'avais rigolé. C'était bien une conception de riche ça.

Charles avait décidé de transférer l'étude de Tours vers la région parisienne afin de diversifier notre clientèle. Notaire de province, très peu pour lui. Il avait réussi son pari avec brio. Nous comptions parmi notre clientèle des footballeurs, des stars du show-biz et de la télévision, des écrivains de renom et quelques starlettes des réseaux sociaux. Dans le même temps, notre collaboration professionnelle s'était renforcée, l'étude s'était agrandie et nous avons dû recruter de nouveaux salariés. Henri Bergerat, l'un de nos clercs, avait été dans le monde du show-biz pendant quelques années. Un précurseur au sein des réseaux sociaux, qui nous avait gratifiés d'une excellente campagne marketing avant de se convertir au notariat.

L'installation en région parisienne avait mis un terme à notre colocation, chacun continuant de faire ses rencontres en solo. Toutefois, nous arrivions à préserver des moments de qualité, comme le feraient de vieux amants, qui, se connaissant par cœur, avaient fait muer leur désir brûlant d'autrefois en une tendresse inébranlable.

Des rencontres en solo ? J'en faisais de nombreuses dans le cadre de mon activité ou en dehors, mais je ne m'étais jamais sentie ainsi transportée par une femme. Bien que mes journées soient rythmées par des sujets exigeant rigueur et sérieux, je n'en demeurais pas moins une observatrice passionnée de mes semblables. Le notaire se révélait parfois être un témoin inattendu de l'expression de la nature humaine dans ce qu'elle pouvait avoir de beau et en même temps de cruel. Je me souviens de la fausse décontraction d'une future épouse d'un acteur de séries à laquelle son cher et tendre indiquait qu'il serait souhaitable

d'organiser d'ores et déjà leur éventuel divorce en prévoyant les modalités de la garde des enfants, la gestion des biens immobiliers... Elle avait répondu avec engouement, mais son regard s'était durci. J'avais parié avec Charles que cette union n'allait pas tenir deux ans. Ce fut le cas et nous avons mis en œuvre les clauses du contrat de mariage. Heureusement qu'ils n'avaient pas encore de progéniture, car l'animosité qui régnait entre eux lors de cette rupture aurait eu raison de l'équilibre psychologique de n'importe qui. Quelques fois, ce sont des fratries qui, devant leurs parents, faisaient mine de s'entendre, mais qui dès le lendemain de l'annonce de leur décès, se déchiraient autour d'un testament. Nous les humains étions bien souvent enclins à contraindre d'autres de nos semblables sans prendre conscience que, de cette façon, nous créons des tensions. Et la contrainte savait se faire subtile parfois, les parents par exemple n'en avaient pas toujours conscience.

Toujours par le biais de mon travail, j'étais devenue très attentive aux détails, tant sur les actes écrits sur lesquels je fignois selon Charles, que dans mon rapport aux autres. J'aimais décrypter le langage non verbal par lequel s'exprimaient mes interlocuteurs.

Jusque-là, je ne m'étais jamais sentie coincée dans une relation. La dernière en date, encore récente, s'était arrêtée à mon initiative. Je savais y mettre fin de manière abrupte ou douce selon les cas. Seuls les hommes m'attiraient et je n'avais pas boudé mon plaisir. Je pratiquais le sexe hétérosexuel sans trop me poser de questions, de manière tout à fait libre depuis si longtemps. Ma relation avec Charles avait scellé cette liberté. Personne ne contrôlait personne. Je faisais mes choix et j'en assumais la responsabilité. Au sein de mon groupe d'amies, je passais pour la versatile de service dans ce domaine, celle qui ne voulait pas avoir le même menu tout le long de l'année.

Pourtant, cette femme à qui je n'avais même pas adressé la parole me fascinait. Quelque chose en elle éveillait du désir en moi. C'était arrivé comme ça, sans prévenir. Certes, l'époque était à l'acceptation de toutes les sexualités, mais moi je savais très bien quel genre titillait mes sens. Que m'arrivait-il pour que je sente naître en moi une attirance envers une femme ? Était-ce du fait de ma récente rupture ? Avais-je besoin de franchir un cap dans ma découverte des choses de la vie ? Étais-je une bisexuelle refoulée ? Et d'ailleurs pourquoi toutes ces questions ? Il n'y avait rien de répréhensible à ce que je ressentais. Moi qui me targuais de savoir décrypter l'humain, voilà que je bloquais sur mon cas personnel.

Quelques fois, je l'avais surprise me dévisageant par-dessus son ordinateur portable, ou encore guettant ma présence du haut des escalators de la gare. Nous avons adopté un langage intuitif très développé. Nous montions dans le même wagon, nous nous asseyions non loin l'une de l'autre afin de nous observer discrètement puis, nous nous sourions lorsque nos regards se croisaient.

Et, il y eut ce bref échange d'un soir où je lui avais souri et elle avait répondu *Bonne soirée* d'une voix enjouée. Le doute du début avait cédé la place à la confirmation que je ne lui étais pas indifférente. Le ton de sa voix était caressant et engageant.

J'aimais me définir comme extravertie et pleine de ressources avec les hommes, mais comment se comportait-on avec une femme ? Je ne savais pas comment séduire une femme. Dans mon imaginaire d'hétéro primaire, la lesbienne avait un look particulier, une coupe courte, une démarche masculine et des vêtements peu féminins. La série *The L Word* était venue modifier les codes du lesbianisme, et nous avons tous un peu perdu nos repères. Certaines homosexuelles étaient d'une féminité qui n'avait rien à envier aux hétérosexuelles qui aimaient mettre en valeur leur féminité.

Mais quelles étaient les bases de la séduction chez ces femmes ? Étais-je en quête de quelque chose de particulier ? Le définir n'était pas encore possible, mais je ressentais un intense besoin de goûter à l'inconnu. Le frisson de l'inconnu.

Cette nouveauté excitait mes sens. Je me voyais passer ma main dans ses cheveux, rapprocher son visage du mien et sentir ma langue se nouer à la sienne. Pour une fois, une unique fois, j'aimerais aller à contre sens. L'idée de faire l'amour avec une femme m'émoustillait. Ça se trouve, cette femme, qui elle aussi me faisait de l'œil, était une hétéro en quête de nouvelles sensations. Elle ne réagissait pas « comme une lesbienne ». Ma mythologie hétéronormée avait créé des lesbiennes à l'approche directe, sans période de séduction. Plus tard, je comprendrais combien j'étais pétrée d'a priori, et combien mon nuancier érotique était restreint sur la question.

Je tenterai de l'aborder à la prochaine occasion. Ce serait trop bête de laisser s'installer une sorte de routine qui tuerait dans l'œuf l'attirance que je ressentais pour elle. Une étrangeté que le désir humain, on ne savait jamais où il allait se nicher. J'essayais de penser à une technique d'approche, mais rien de précis ne me vint à l'esprit.

Au fait, je vous raconte ma vie, mais je ne me suis pas présentée. Je suis tellement troublée par ce bouleversement intérieur que j'en oublie la politesse élémentaire. Je m'exprimerai en « je » tout au long de cette histoire qui est la mienne. Enfin, pas que. D'autres viendront s'y imbriquer. Vous allez faire des découvertes intéressantes.

Je m'appelle Natalie sans le « h », Kelman avec un seul « n ». J'ai pris l'habitude de le préciser au téléphone, car une fois que les gens me rencontrent, il leur arrive d'avoir un choc : rien à voir avec ce qu'ils pensaient. Vous voyez ce à quoi je fais allusion n'est-ce pas ? Comme je vous l'indiquais, Charles et moi avons joué des rôles tragico-comiques dans ces circonstances, notamment lorsque j'ai rencontré ses parents lors de mon emménagement chez lui.

Madame Galandier avait de nombreux a priori sur les autres, notamment ceux qui n'étaient pas comme elle. Rien de bien méchant, mais nous savions que ses préjugés portant sur les religions étaient les plus ancrés. Il m'arrivait de porter un foulard sur la tête et Sylvia Galandier ne faisait aucune différence entre le hijab, le niqab, le foulard afro-antillais... Le soulagement qu'elle avait éprouvé en apprenant que je n'étais ni musulmane ni juive avait été visible sur son visage. Le fait que je sois catholique aurait pu être un bon point pour moi,

mais... non. Cela coïncidait à un autre niveau. Elle avait fait du mieux qu'elle pouvait pour dissimuler du dépit, de la tristesse, de la colère ? Tout ceci à la fois ?

Son fils était sa bataille à elle aussi, elle allait devoir faire avec. Quelques années plus tard, nous deviendrons les meilleures copines du monde et nous partagerons une complicité durable. Mais revenons à nos moutons présents.

Encore une occasion loupée ce soir, car je n'avais pas eu le cran d'aborder cette jeune femme. Il me fallait une stratégie d'enfer : je supporte très mal les râteaux. Mon ego encore décalé m'en empêchait pour le moment. Un jour, je connaîtrai l'alignement de mon être entier. Un jour. Mais j'avais encore du chemin à parcourir.

Une fois rentrée, j'ouvre mon frigo et en sors une barquette surgelée. Je pense à mon nouveau statut : célibataire. Depuis peu certes, mais libre. La télé fonctionne en fond sonore. Je ne l'écoute que d'une oreille, mon esprit se concentrant sur la méthode que j'allais tester vendredi, deadline fixée pour attirer son attention de manière explicite. Le non verbal avait assez duré. Désir de nouveauté et curiosité me taraudaient.

La diffusion d'un reportage sur les femmes occidentales d'âge mûr qui, dollars et euros en poche, parcouraient les pays dits exotiques en quête « d'amour » me fit sourire, encore une histoire de désir à assouvir et s'il fallait payer pour cela alors on n'était pas dans la m... Ce n'est pas du tout le genre d'expérience nouvelle qui m'attirera plus tard, me dis-je. J'éteins le poste et file prendre une douche. Je suis en train de me brosser les dents lorsque mon téléphone sonne. Je me sèche les mains et décroche.

— Allo ?

— Je ne veux pas que tu partes. Je crois que tu as peur et je peux le comprendre. On peut en parler au calme.

Je reconnais la voix rauque de Joe. Nous avons... Non. En fait, c'est la relation que je venais de rompre. Joe cherchait quelque chose que je ne pouvais pas lui donner pour l'instant. C'était encore trop tôt pour moi.

— Joe, je crois qu'on s'est tout dit.

— TU as dit ce que tu avais à dire, pas moi. Je ne veux pas laisser notre histoire se terminer ainsi. Je suis là dans une demi-heure.

— Mais...



## Point de rupture

Il a raccroché. J'ai rencontré Joe de manière insolite à la caisse d'un supermarché, un jour je vous en livrerai les détails. Toute une année avec le même partenaire. Une expérience profondément nourrissante et sécurisante pour mon âme vagabonde, notamment après ce que le pays venait de traverser en novembre 2015. Le fait est que je me lasse vite des relations qui s'éternisent, alors je prends le large. Je pratique le *lonesome cowboyness way of life*<sup>2</sup> comme une détox. Joe avait bouleversé l'équilibre qui établissait mes rapports avec les hommes. Ce fut de loin ma relation la plus suivie, la plus aboutie, la plus épanouissante. Le plaisir demeurait une donnée importante, mais Joe offrait plus, beaucoup plus. Au-delà du désir brûlant qu'il suscitait chez moi, il y avait chez lui cette espèce de calme qui se dégageait, peut-être hérité de sa formation professionnelle initiale, demandant maîtrise de soi et abnégation. Il avait une voix grave, douce, apaisante. Et son rire... C'est à ses côtés que je compris que les hommes qui me faisaient rire étaient également ceux qui m'avaient le plus touché. Et sur la longue liste de mes partenaires, finalement, il y en avait assez peu. Joe, c'était aussi la découverte d'expériences et de cultures inconnues, l'immixtion d'incongruités dans ma vie telles que la prière ou le jeûne, le renversement de mon schéma de pensée sur le plaisir et le désir.

Joseph Saint-George était le genre d'homme qui laissait peu de femmes indifférentes. Une mère martiniquaise et un père guadeloupéen avaient donné naissance à cette créature de rêve à Baie-Mahault, cette petite île reliant Basse-Terre et Grande-Terre.

Il avait cette couleur caramel si particulière qui donne envie de le garder en bouche, sa lèvre inférieure légèrement plus charnue que la supérieure créait un contraste visuel très sexy, des cheveux coupés à ras, héritage de ses années « forces de l'ordre » et des yeux en amande aux cils très longs, d'un marron clair sublime qui se plissent lorsqu'il sourit, rendaient l'ensemble de toute beauté. Mais le physique ne faisait pas tout et même à ce niveau la perfection faisait défaut. Dans l'intimité, je l'appelais Nemo. Il avait pensé au capitaine de Jules Verne dans *Vingt mille lieues sous les mers*. J'avais dû faire sa culture Disney en me référant au petit poisson-clown dont l'une des nageoires était atrophiée : Joe avait un testicule plus petit que l'autre. Nous avions rigolé de cette asymétrie en comparant nos narines, nos oreilles, nos mains... Cela nous arrivait fréquemment de

---

<sup>2</sup>Néologisme créé par Natalie, qui prend sa source auprès de Lucky Luke qui est un cow-boy solitaire et heureux de l'être.

pratiquer l'autodérision. Lorsqu'il avait intégré le groupement, il avait été opéré d'une hernie inguinale et le chirurgien lui avait conseillé de ne pas négliger cette petite anomalie. Il ne ressentait aucune douleur, donc cela n'avait aucun caractère d'urgence selon lui.

Il sonne à ma porte quarante minutes après son appel. Je ne lui ouvre pas. Mon téléphone sonne vingt fois de suite, mais je ne décroche pas. Je ne me sens pas la force de polémiquer ce soir.

La semaine précédente, lors d'une soirée chez Gabriel Mallet, son meilleur ami, je lui avais fait savoir que notre relation s'arrêtait là, que j'attendais autre chose de la vie à mon âge que de m'installer avec un mec qui regardait sa vie défiler sous ses yeux sans vraiment y prendre part. J'avais besoin de mouvement, de nouveauté. Certes, il m'avait étourdi avec ce corps irrésistible, son côté prévenant et protecteur, ses préceptes de philosophie orientale. Mais tout cela devenait trop sérieux pour moi. Je n'en étais pas encore à vouloir créer quelque chose de solide. Peu de temps avant cette soirée, il m'avait montré les plans d'une maison qu'il envisageait de rénover, puis m'avait demandé ce que j'en pensais. Cette façon de m'impliquer dans un projet de vie m'avait fait prendre conscience que ce n'était pas ce vers quoi je me projetais à ce moment. Alors, je lui avais dit que c'était un très beau projet, mais que je n'en serais pas. Pour moi, il semblait se satisfaire de peu et s'en contenter. Il me donnait l'impression d'être un gagnepetit. Or, il n'était pas dans ma nature de me satisfaire de peu.

Ce soir-là, la discussion s'était orientée sur la lutte des classes dont notre société était encore imprégnée. Et une parole en amenant une autre, Gabriel avait soulevé l'argument selon lequel les femmes demeuraient impressionnées par l'argent et le pouvoir. Je lui avais répondu qu'il n'y avait pas que les femmes qui l'étaient et qu'en soi, il n'était pas honteux d'avoir du bien et d'être ambitieux.

Les choses avaient dû dérapier, car lorsque Joe s'appropriait à prendre la parole, je l'avais coupé net en arguant que je n'étais pas élitiste, mais je trouvais qu'avoir quitté le GIGN pour créer une école d'arts martiaux ne me semblait pas très ambitieux par exemple. Il aurait pu monter une entreprise de consulting, recruter des gardes du corps pour une clientèle huppée, ou je ne sais quoi d'autre qui serait plus lucratif, et surtout qui ne gâcherait pas ce fabuleux potentiel. Il avait répondu sans aucune agressivité que sa reconversion lui convenait parfaitement, que j'avais peut-être trop côtoyé la « haute » et que cela avait dû me faire oublier d'où je venais, en embrassant une carrière de notaire. En disant cela, il avait dû toucher une corde encore sensible, une blessure de l'ego non soignée comme disent ces nouveaux coachs en ligne. Je venais d'une famille de CSP moins, c'était vrai. Aujourd'hui, il m'arrive de gagner en un mois, cinq fois ce que mes parents gagnaient sur une durée identique pour un couple. Je n'avais pas honte d'aimer le train de vie que je menais, l'immeuble cosu à trois codes dans lequel je vivais, le coupé Audi TT que je m'étais offert en début d'année. Ce sont mes plaisirs. Le distinguo entre plaisir et bonheur était très clair pour moi. Je n'avais pas renié mes origines, mais j'assumais d'aimer le luxe et de pouvoir me le permettre.



Pourtant, cette phrase m'avait piquée au vif. Blessée, je lui avais déversé mon fiel avec une telle véhémence que nos amis, témoins de la scène, avaient proposé de parler d'autre chose. Mais j'en avais ras le bol. Ce n'était pas la première fois que ce type de passes d'armes avait lieu entre nous sur ce sujet. J'estimais n'avoir aucune culpabilité à ressentir de par ma réussite, j'avais travaillé dur, j'avais eu ma part de renoncements et de contraintes alors j'assumais parfaitement le fait que cela m'ait amené à sortir du milieu social de mes parents. J'avais saisi des opportunités se présentant au moment adéquat. Je ne devais cette ascension qu'à moi-même. J'étais devenue une CSP plus. Il avait répondu sur un ton léger que la lutte des classes devrait s'arrêter au seuil des chambres à coucher, car ces instants étaient ceux de la libération des âmes et permettaient aux uns et aux autres d'être enfin eux-mêmes, mais que malheureusement certaines l'oubliaient. Les autres convives avaient cessé de participer à la conversation. Nous répétions là, une scène déjà jouée dans l'intimité. J'avais eu besoin de le blesser. J'avais dû dire un truc comme *pour autant ça ne te gêne pas de profiter de l'aisance que cela peut procurer quand l'occasion s'en présente. C'est un peu hypocrite non ? On arrête les conneries ! Je pense qu'il est temps que tu trouves quelqu'un d'autre pour continuer ta route. Je n'ai pas assez de médiocrité à t'offrir.* Sur ce, j'étais partie sans lui laisser le temps de répliquer quoi que ce soit. Je sentais que j'allais m'enflammer. Je l'avais donc laissé s'excuser auprès de nos amis pour cet intermède catastrophique. Je ne savais pas que l'escalade avait commencé bien avant ce soir-là. Je ne savais pas ce qu'était le rejet et ses possibles conséquences. Je ne connaissais pas encore la loi de la semence et de la récolte.

Mon téléphone avait cessé de sonner. Un message vocal m'y attendait. Je l'effaçais sans l'écouter. Nouvelle décision hâtive.